

L'*Omnibus* paraît tous les Mercredi et Samedi de chaque semaine et est vendu dans les rues pour trois sous; on reçoit aussi des souscriptions un prix de une piastre et demie par année, les six premiers mois payables d'avance.

On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois.

On reçoit aussi des annonces

# L'OMNIBUS

JOURNAL POUR TOUS.

Bureaux et administration, 25 rue Saint-Vincent.

Toutes lettres non affranchies seront rigoureusement refusées.

Toutes lettres, correspondances ou communications que l'on voudra être adressées à SENEVAL L. FERRER, imprimeurs-éditeurs.

L'OMNIBUS est en vente chez les principaux libraires de cette ville.

Nous prévenons nos abonnés de la campagne que l'*Omnibus* n'étant pas un journal politique, ils n'ont aucun frais de poste à acquitter.

Montréal, Samedi, 23 Juillet 1860.

## SOYONS-UNIS.

Dans le plus saint, le plus éloquent de tous les livres il y a quelque part une phrase, bien simple, bien claire et d'une portée immense dont le développement exigerait des volumes : *toute maison divisée périra* : ces quelques mots renferment tout à la fois une grande vérité et un grand avertissement.

De même que si dans la demeure d'un père de famille, les sœurs ne s'accordent pas avec les frères et que ceux-ci à leur tour se montrent indociles à l'autorité paternelle, la ruine les atteindra tous infailliblement, de même aussi, un peuple entier, qui après tout n'est qu'une grande famille, finira tôt ou tard par tomber et s'anéantir lui-même, si la discorde et la désunion règnent chez lui en souveraines.

L'histoire du monde rappelle de siècle en siècle de ces grandes catastrophes, et à l'heure même où nous écrivons, le manque d'union chez les grandes nations catholiques du vieux continent est cause que l'Italie vera peut-être une armée victorieuse venir camper insolemment devant Rome la sainte, et envahir le palais du plus auguste des rois, du plus saint et du plus doux des pontifes.

À quoi donc serviraient les enseignements de l'histoire et ceux même de notre propre expérience, si nous ne pouvons en tirer profit.

N'avons-nous pas eu entre nous assez de luttes, assez de combats ? N'avons-nous pas assez longtemps affligé la patrie de nos divisions intestines ? Ne sentons-nous donc point que toutes les fois qu'un de nos frères tombe meurtri sous nos coups, la patrie, notre mère commune, pleure et se voile la face ?

Jusqu'à quand oublierons-nous que Dieu est juste et qu'il punit ceux qui font pleurer leur mère.

Soyons donc unis une bonne-fois, oublions à jamais de vieux ressentiments, de vaines querelles de partis, où le plus souvent ce ne sont point les principes, mais les susceptibilités plus ou moins chatouilleuses de notre amour propre qui se trouvent en jeu, et marchons, les rangs serrés, et sous le même drapeau, à la conquête de notre émancipation.

Si nous voulons un jour vivre comme peuple, compter comme peuple, et nous distinguer comme peuple parmi les nations, nos aînées, n'ayons qu'un seul et même guide, notre foi, qu'une seule et même voix, notre belle langue française, qu'un seul et même

but, notre indépendance nationale; et bientôt, des rives du Golfe jusqu'aux mille îles, flottera un étendard béni et respecté, car il sera celui de citoyens libres et généreux qui auront su garder intacts la foi, les mœurs et les institutions de leurs glorieux ancêtres.

## À propos d'un voyage.

Nous commençons aujourd'hui la publication d'une nouvelle fort intéressante intitulée *à propos d'un voyage*, que nous devons à la plume élégante et facile d'un Canadien de mérite, notre ami et collaborateur.

Nos lecteurs liront sans doute avec un vif intérêt cette spirituelle page de littérature, pour laquelle nous félicitons sincèrement l'auteur. En le priant de vouloir bien agréer en échange le tribut de nos justes éloges et de nos remerciements, nous l'engageons à cultiver son talent d'écrivain et à doter souvent l'*Omnibus* de ses charmantes productions.

## LE LUXE.

Lecture par Paul Stevens à la salle de l'institut Canadien-Français.

Un littérateur, quels que soient son origine et sa nationalité, le sujet qu'il développe dans ses discours ou dans ses livres, qu'il déroule sous nos yeux, comme en un brillant panorama, les splendeurs de l'antiquité ou des siècles modernes, philosophe, poète ou historien, pourvu que ses paroles s'inspirent des enseignements de la justice et du bon sens, cet homme est une gloire pour la patrie qui lui a donné le jour; mais de quelle plus grande estime ne doit-on pas environner l'écrivain qui, au lieu de renfermer ses productions dans le réseau de considérations spéculatives et abstraites, et de déployer aux regards de ses semblables des tableaux artistement dessinés, mais dépourvus d'intérêt local et d'actualité, s'efforce par des peintures aussi frappantes que fidèles, d'éclairer son époque sur les dangers qui l'envahissent et sur les plaies sociales qui entravent sa prospérité.

Telle est la classe de littérateurs où mérite d'être placé l'écrivain qui déroulait mercredi soir en présence d'une assemblée d'élite, dans une série de saisissantes peintures, les ruines et les victimes qu'entasse le luxe au sein des sociétés.

Dans deux lectures précédentes, Paul Stevens avait traité devant nous avec une rare habileté deux sujets d'une importance malheureusement trop locale, l'intempérance et l'émigration. Restait encore une troisième thèse à développer, les tristes effets du luxe. Ce travail était un travail difficile, épineux et délicat; l'auteur n'a cependant

hésité devant aucun obstacle, il les a tous abordés hardiment et à visage découvert; corps à corps avec l'ennemi qu'il attaquait, il l'a dépouillé de son masque, mis à nu, et montré dans toute sa ruineuse laideur à l'assistance qui l'écoutait. Ses esquisses n'étaient sans doute pas élogieuses, mais elles avaient toutes un cachet si frappant d'exaltation et de fidélité que d'enthousiastes applaudissements lui ont témoigné qu'il avait touché juste et que ses paroles avaient été comprises; et d'ailleurs, quand un écrivain comme Paul Stevens est assez sûr de lui-même, pour éclairer ses proches sur les plus dures vérités sans outrepasser les bornes des convenances et de la délicatesse, quand à la franchise de ses enseignements, à la hardiesse de ses conceptions, à l'indépendance de ses allures et à la vigueur de touche de sa plume, il unit encore l'éclat et la noblesse du langage, il peut et doit descendre franchement dans l'arène, sûr de ne rencontrer sur son passage que de sincères éloges et de nombreuses sympathies.

Nous n'hésitons pas à déclarer, que de toutes les productions offertes par Paul Stevens au public canadien, son travail sur le luxe est sans contredit le plus remarquable et le plus beau. Des œuvres d'un aussi vrai mérite ne peuvent manquer de produire dans les masses les plus utiles résultats et sont à la fois, une gloire pour l'intelligence chrétienne qui les a créées et un bienfait pour la nation qui les reçoit. Le grand nombre de divertissements qu'offrent aujourd'hui aux citoyens de Montréal les troupes dramatiques et les concerts, ont malheureusement empêché le lecteur d'avoir un auditoire aussi nombreux qu'il le méritait.

Fort heureusement pour le public de Montréal, nous apprenons que ces pages magifiques seront relues après les fêtes du mois d'août, au Cabinet de Lecture Paroissial. Nous osons leur prédire d'avance un grand et légitime succès, dont celui de mercredi n'est que l'avant-coureur, et qui les accueillera à Québec, à Trois-Rivières, à St. Hyacinthe, partout enfin où cet habile peintre de mœurs se présentera devant des dames canadiennes et de vrais Canadiens.

## CORRESPONDANCES.

Nous avons reçu par l'entremise de M. Guilbault les plaintes suivantes, elles émanent de l'ours gris reconnaissable à son anneau dans le muffle.

*M. les Rédacteurs,*

Depuis quelques jours, on a fourré à côté de moi un petit bipède, dans une cage en osier, munie d'un perchoir et d'un crachoir. Autant que j'ai pu le dévisager jusqu'ici, j'ai remarqué qu'il était presque aussi velu que